

**PASTOUREAU, MICHEL. *Le Corbeau. Une histoire culturelle.*
Paris, Éditions du Seuil, 2021, 160 p. ISBN 978-2-02-147793-1**

Bertrand Bergeron

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093925ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093925ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2022). Compte rendu de [PASTOUREAU, MICHEL. *Le Corbeau. Une histoire culturelle.* Paris, Éditions du Seuil, 2021, 160 p. ISBN 978-2-02-147793-1]. *Rabaska*, 20, 322–325. <https://doi.org/10.7202/1093925ar>

niveau des collections en artisanat et métiers d'art canadien » (Anaïs Janin, p. 102). D'autres commentaires présentent heureusement plus de recul : « La trajectoire artistique de Duguay Monette reflète la trajectoire plus large des tapis crochetés au Canada [...] enlevant ses tapis du sol pour les placer au mur comme œuvres d'art. [...] Ses tapis sont emblématiques des milliers de femmes qui ont exprimé leur créativité et leur innovation en crochétant des tapis à partir des matériaux qui leur étaient disponibles. » (Laura Sanchini, p. 106 ; notre traduction).

Bref, on comprend que l'appréciation dépend de nos perspectives respectives et que notre besoin irréprouvable de hiérarchie provient peut-être d'une insécurité profonde.

Mais, comme le dit fort sagement Adrien Levasseur, « l'art populaire est un champ très vaste » (p. 7), et il est grand temps de réaliser des études en profondeur pour en apprécier les mille nuances. Le travail d'analyse réalisé par Suzanne Lavoie sur le travail de Duguay-Monette constitue une première remarquable dans le domaine ; je ne peux que vous inciter à y plonger. Que ceux qui sont émus par un tapis, une toile, une sculpture, osent l'apprécier par eux-mêmes, osent y trouver leur content.

PASCALE GALIPEAU
Tisserande-ethnologue

PASTOUREAU, MICHEL. *Le Corbeau. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2021, 160 p. ISBN 978-2-02-147793-1.

D'aussi loin que je me souviens, le corbeau est entré dans mon univers mental par la grande porte de la croyance. Ma mère me faisait défense expresse de suivre mon père à l'étable pendant la grande période du vèlage en mars et en avril. Pour être certaine que j'obtempère, elle assortissait son interdit d'un châtement rédhibitoire : « Le corbeau va te crever les yeux ! » Je n'osais ni répliquer ni désobéir devant une injonction si définitive. Pour m'expliquer comment mon père pouvait aller et venir de la maison à l'étable et vice-versa en conservant l'usage de ses yeux, j'échafaudai à mon usage personnel un récit alambiqué qui m'a longtemps tenu lieu de système explicatif. Mon père, pensais-je, entrebâillait la porte de l'étable, glissait la main par l'ouverture, s'emparait de la fourche déposée opportunément contre le mur et, ainsi armé, repoussait le corbeau dans la grange. Avant de repartir, il accomplissait le scénario inverse, libérant le corbeau, reculant vers la porte en le tenant en respect avec la fourche et il quittait l'étable sain et sauf, véritable héros à mes yeux d'enfant. J'ai longtemps cultivé cette fable jusqu'au jour où, allant

chercher les vaches aux aurores pour les traire, j'ai assisté involontairement au vèlage de l'une des leurs. Mon échafaudage mythique venait de s'écrouler d'un coup, me faisant entrer sans transition dans l'adolescence par le lourd portail de la réalité. Plus tard, j'associai ma crainte d'avoir les yeux crevés à Œdipe. Il y a des réalités qui sont insupportables au regard et, parmi celles-ci, la naissance et tout ce qui entoure la conception doivent demeurer un mystère pour un enfant. Que venait faire le corbeau dans mon histoire enchevêtrée, je l'ignore encore ? Était-il le substitut lourdaud de l'élégante cigogne ? Remplissait-il le rôle que certaines croyances nordiques lui ont dévolu : guide des âmes de leur naissance peut-être, à leur mort assurément ? Quand il m'arrive de penser à cet épisode de mon enfance rurale, je me convaincs que les mythes naissent ainsi : le vrai apprêté par le faux pour en tirer du vraisemblable afin de pallier la privation d'information, le tout orchestré par le grand maître-queux Réalité.

Des corbeaux, soyons franc, je n'en ai jamais vu voler dans le ciel de mon village où j'habite encore. Des corneilles si, en quantité même, criardes, jacasseuses, celles à qui ma mère octroyait la bordée de neige annonciatrice de leur retour (la tempête des corneilles), précédant celle dont la neige venait chercher l'autre définitivement, j'ai nommé l'hivernante.

La généalogie du volatile au sombre plumage n'a rien pour édifier : deuxième animal présenté par la *Bible* après le serpent (celui qui rampe précédant celui qui vole), tous deux entachés d'une réputation irrémédiablement mauvaise. Pourtant, l'oiseau à la noire livrée possède toutes les qualités pour devenir un parangon de vivacité d'esprit. Il sait compter jusqu'à douze, réussit à merveille le test du miroir en se connaissant et se reconnaissant, rivalise victorieusement dans certains domaines avec les grands primates pour la sagacité, possède une mémoire prodigieuse, ce qui peut le prédisposer à la rancune. « Son cerveau est énorme par rapport au volume et au poids de son corps et il remplit parfaitement sa boîte crânienne. L'indice de proportion entre le cerveau et la masse corporelle qui est fixé à 21 pour l'être humain n'est que de 8 pour le chimpanzé, mais il est de 37 ou 38 pour le grand corbeau » (p. 143). Je n'oserais soutenir que le corbeau est parfois plus intelligent que certains humains, mais la fréquentation des hommes m'incite à le penser de temps à autre, et avoir une cervelle d'oiseau, de préférence de corbeau, devrait être reçu comme un compliment. C'est un premier de classe, déclare tout net Michel Pastoureau à qui l'on doit cet essai fabuleux sur le personnage – vous avez bien lu personnage, car je ne trouve pas d'autre terme pour qualifier un être aussi rusé et futé, ingénieux au point de fabriquer des outils à son usage et même des outils pour s'en fabriquer d'autres. Il est vrai que c'est un charognard résolu, mais il assure un excellent travail de voirie en ce domaine, et l'homme ne devrait pas trop rechigner devant un tel comportement : certains

anthropologues soutiennent que, dans son lointain passé, il est devenu carnivore par l'étape obligée du charognage. Mais peut-être n'aime-t-il pas se le faire rappeler et peut-être n'aime-t-il pas non plus qu'une espèce animale autre que la sienne puisse rivaliser d'intelligence avec lui ? L'homme s'apprécie haut perché au sommet de l'échelle du vivant, pompeusement solitaire, sans espèce sœur pour lui rappeler une origine moins nimbée de gloire.

Mais revenons à notre corbeau. Les qualités qu'on lui découvre arrivent mal à faire oublier un lourd passé d'iniquités à son endroit. On l'a décrié en des termes désobligeants : « rusé, perfide, hypocrite, vaniteux, insolent, voleur, vorace, répugnant, abject, charognard, nécrophage, lugubre, funeste » (p. 59). Je me permets d'ajouter mon grain de sel à cette longue liste : railleur. Cette mauvaise réputation qu'on lui a faite et lui fait encore vient du christianisme. L'épisode du déluge l'a desservi : au lieu de revenir annoncer à Noé le retour à la normale, il a préféré s'adonner à sa passion (le charognage), perdant par la même occasion son beau plumage blanc et abandonnant à la douce colombe le soin de symboliser le côté positif et lumineux de l'univers. Saint Augustin l'abominait, croyant entendre dans son croassement le mot latin *cras*, *cras* (demain, demain). Il en fit l'oiseau emblématique de la procrastination, ce que réfutait Raban Maur (étymologiquement *corbeau noir*) qui percevait plutôt *corax*, *corax* (corbeau, corbeau). Il a été, jusqu'à tout récemment, objet de persécution, voire d'« avicide » : on accordait en plein ^{xx}e siècle des primes à qui en tuerait le plus. L'acmé de cette activité blâmable a été atteinte à l'époque carolingienne. On s'efforçait même d'éradiquer sa présence dans l'anthroponymie, et il en a fallu de peu que mon prénom tombe dans l'oubli : « Le prénom français Bertrand, par exemple, est l'héritier d'un lointain germanique *Berthram*, signifiant "habile ou brillant comme le corbeau" » (p. 61).

La Fontaine ne s'est pas montré tendre envers lui et sa céléberrime fable *Le Corbeau et le Renard* (incapable que je suis de prononcer le titre de mémoire sans inverser l'ordre des protagonistes) brosse le portrait peu flatteur d'un oiseau naïf, vaniteux et facilement bernable. Pourtant dans la croyance populaire, l'association du renard et du corbeau semble aller de soi : tous deux sont pareillement rusés et l'un ne se déplace pas sans l'autre au point que cette fréquentation devient inopportune pour le goupil, car le vol du corvidé dénonce la direction de sa course, ce qui a valu à l'oiseau au sombre plumage la réputation d'un mouchard. N'appelle-t-on pas le rédacteur de lettres anonymes un corbeau ?

Cette férocité mortifère est concomitante avec la volonté d'éradication de la religion scandinave dans laquelle le corbeau jouit d'une symbolique positive. On le considère comme un guide des âmes sûr, un conseiller éclairé et omniscient d'Odin, un créateur de mondes, un démiurge. Il apparaît sur les blasons, l'héraldique lui réserve une place d'honneur, l'insignologie guerrière

reproduit son image peu à peu remplacée, il est vrai, par celle de l'aigle. Les Scandinaves appellent une bataille un festin de corbeaux et, pour devenir redoutables lors des combats, ils mangent sa chair et boivent son sang, repas totémique qui n'est pas sans en rappeler un autre. Il faut manger son dieu quand il est jeune, décrète un proverbe, le nôtre était dans la force de l'âge.

Michel Pastoureau s'en tient au monde européen tant la matière est abondante et sa démarche syncrétique rappelle la manière des compilateurs médiévaux. Il ratisse large avec précision sans s'attarder sur tel ou tel aspect, allant de la mythologie, l'éthologie, la symbolique et l'ethnologie à l'histoire puisque, après tout, c'est sa spécialité. D'ailleurs, sa thèse soutenue il y a quelques décennies portait sur le bestiaire du Moyen Âge. Ce qu'il révèle du corbeau sonne vrai à nos oreilles américaines. L'Amérique n'est-elle pas cette terre où l'Europe a réussi, ce qui n'est pas sans provoquer quelques envies et quelques incompréhensions et malentendus de part et d'autre de la Grande Mare ? Le corbeau sévit dans quelques contes d'animaux ainsi qu'en témoignera *Le Catalogue raisonné des contes d'animaux* de Luc Lacourcière et Margaret Low à paraître prochainement (*Le Plumage blanc de la colombe et le plumage noir du corbeau (de la corneille)*, [type (AF) 240 B]). La mythologie des premières nations lui ménage une place à la mesure de son intelligence avérée et, à cet égard, je m'en voudrais de passer sous silence le magnifique recueil de récits athapascans tutchones (Yukon) de Dominique Legros : *L'Histoire du corbeau et Monsieur McGinty* (2003). Beaucoup des aventures du noir volatile sont à rapprocher avec ce qui circule sur lui dans le nord du continent européen.

Michel Pastoureau nous offre un livre à la fois bien présenté dans une édition en couleur aux reproductions pleine page sur papier glacé ; bien documenté, car l'auteur jette un regard panoramique sur son sujet en ayant recours à l'expertise de plusieurs disciplines des sciences humaines, et bien écrit : Pastoureau est un conteur captivant qui retient notre attention avec un style dépouillé, quelque un qui s'adresse à des lecteurs et non à des commentateurs. *Le Corbeau* est de ces livres qu'on quitte à regret parce qu'il a semé en nous une pléthore d'images qui garniront notre mémoire. L'oiseau décrié sort grandi du portrait sans complaisance qui en a été fait, et ceux qui croient le connaître devront admettre qu'ils le connaissaient mal. Très mal.

En ce qui me concerne, je n'ai pu me résoudre à en faire un compte rendu académique. J'ai simplement voulu raconter ce livre tel que je me le raconte à moi-même dans ce soliloque intérieur grâce auquel une œuvre importante continue de vivre. Et ce livre, une fois lu, donne envie d'en parler irrésistiblement dans le commensalisme de la conversation.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean